

Le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation de Caen a scanné et passé à la reconnaissance de caractère ce texte en février 2014.

Il s'agit d'un article tiré de la revue « Autogestion et socialisme », cahier N°18-19, janvier-avril 1972, consacrée aux anarchistes et à l'autogestion.

Il est malheureusement possible, malgré les relectures effectuées, que des coquilles subsistent.

D'autres textes scannés ou traduits sont librement téléchargeables sur le site internet du Collectif : <http://ablogm.com/cats/>

Enseignements de l'autogestion espagnole

Frank MINTZ

Le but de toute recherches de type historique sur une question récente est d'aboutir à des conclusions d'ordre pratique, sinon on tombe inévitablement dans des questions sans importance, ou bien on se contente de se faire un nom, comme d'autres font du cyclisme ou du cinéma... Cependant, chercher des leçons ne veut pas dire trouver des solutions ni avoir des panacées. En fait, cet article ne prétend être qu'une mise en ordre provisoire à partir d'un point de vue limité — puisque individuel — et d'un contexte précis — une partie de l'Europe occidentale — deux éléments qui suffisent déjà à ébranler toute velléité de se prendre pour un penseur sérieux.

Avant d'aborder l'autogestion espagnole, il est essentiel de connaître l'état d'esprit qui la précéda, c'est-à-dire les conceptions les plus généralisées, qui forment l'idéologie de l'autogestion. Ceci ne veut évidemment pas dire que toute la propagande se limitait aux problèmes que nous allons décrire, mais elle était principalement fondée sur eux.

Si l'aspect insurrectionnel et secrètement dirigiste de Bakounine était connu, c'est surtout Kropotkine, avec des livres comme *La Conquête du pain*, *L'entraide mutuelle*, *Champs, usines et ateliers*, qui donna toute l'orientation de l'autogestion espagnole. On peut remarquer que ce choix correspond aux nécessités que ressentait le peuple espagnol, enfermé dans des limites féodales conservées par l'inquisition et l'incapacité du réformisme espagnol (voir à ce propos la chronologie de Lambéret et la maîtrise de Brey sur Casas Viejas)¹. L'anarchisme, un certain aspect de l'anarchisme, était (ou est) la seule réponse théorique aux conditions socio-économiques espagnoles, parce qu'il encourageait l'insurrection, l'action directe contrairement aux conceptions marxistes et bourgeoises.

Le communisme libertaire demeurera assez peu expliqué jusque vers 1920-1930, mais « l'anarchisme ne se limita pas à la propagande des utopies sociales et des actes terroristes. Il fit des actions de masses et obtint des succès pratiques. Après un développement de cinquante ans, cette tradition du mouvement anarchiste se transforma en une force matérielle, sérieuse, facteur du renforcement postérieur de son influence ». Cette appréciation d'un historien russe de l'école stalinienne² rejoint l'opinion de Joaquim Maurin³, si l'anarchisme ne disparut pas, c'est qu'il s'adapta parfaitement aux conditions de l'Espagne et qu'il avait une masse de militants plus forte qu'en Russie en Italie et en Bulgarie, où les conditions économiques étaient grosso modo similaires.

L'avènement de la république et les conséquences de la crise mondiale sur l'Europe (le retour des travailleurs émigrés), et le sentiment que la crise allait aggraver la situation économique, impulsèrent un désir profond des travailleurs agricoles et industriels de changer la structure économique. Les occupations de terres, les grèves sanglantes se multiplient avant que les organisations ne lancent de mots d'ordre.

La publication de brochures sur le communisme libertaire se multiplie. Une en particulier synthétise toutes les autres, *El comunismo libertario*, d'Isaac Puente. « Il n'est pas nécessaire de rien inventer, ni de créer aucun organisme nouveau. Les noyaux d'organisation autour desquels s'organisera la vie

¹ Voir le Centre International de Recherches sur l'Anarchie, Beaumont 24,1012 Lausanne, Suisse.

² Maidanik, *Ispanski prolétariat v natsionalno-revolutsionivoine*, Moscou, 1960, p.35.

³ *Revolución y Contrarevolución en España*, Paris, 1966, pp. 243-244 (épilogue écrit en 1964).

économique future existent déjà dans la société actuelle : ce sont le Syndicat et la Commune Libre. » Cette vision peut être qualifiée de n'importe quel adjectif, le fait est qu'elle réussit à rallier des milliers de militants dans trois tentatives insurrectionnelles consécutives : janvier 1932, janvier 1933 et décembre de la même année. Quelques semaines après la dernière tentative, un militant d'un village aragonais concluait :

« On a beaucoup écrit sur la possibilité ou l'impossibilité d'implanter en Espagne le communisme libertaire. Nier la possibilité d'instaurer ce régime est absurde. Dans tous les mouvements qui ont lieu depuis l'avènement de la république petite-bourgeoise, les villages qui ont pris part à un mouvement ont implanté le communisme libertaire. Il n'est donc besoin que de décision et de coordination dans les mouvements »⁴.

Cet état d'esprit est tellement profond que tous les militants asturiens agissent de même en 1934 :

« La monnaie est abolie, il règne un communisme de guerre complet ». « On combattait et on créait simultanément. », « L'ordre révolutionnaire s'élabore sur tous les terrains. L'argent est supprimé. »⁵.

L'identification organisation révolutionnaire = anarcho-syndicalisme est totale. Les fortes dissensions internes entre faistes (partisans des tentatives insurrectionnelles), des trentistes (réformistes) et du parti syndicaliste de Pestana (action politique) ne semblent avoir ébranlé la conviction de personne. Cependant si Rosa Luxemburg et ses analyses du spontanéisme ne sont pas inconnues, Malatesta et ses réserves envers le syndicat ont été publiés, encore que ce soit surtout ses brochures (*Au Café, Entre Paysans, L'Anarchie*) qui soient lues.

Quant à Diego Abad de Santillán, la réalité est que son livre *El organismo economico de la revolución* était pratiquement inconnu.

Comme l'écrit un collaborateur de Santillán dans une revue dont ce dernier était directeur :

« Ce livre ayant paru vers avril 1936, ses instructions ont-elles été suivies à l'heure de la révolution ? Je crois que les syndicats ne s'en souvinrent guère quand le moment si attendu arriva... »⁶.

De plus, la personnalité de Santillán a été pour le moins discutée pendant la guerre :

« Une vie de militant anarchiste pleine de velléités et sa production sociologique émaillée de contradictions déconcertantes »⁷.

La guerre provoquée par les militaires (ce qui est finalement secondaire, dans la mesure où tout le monde était persuadé de l'inévitabilité — voire de la nécessité — du combat) démontra amplement que ce que certains appellent des discussions purement théoriques et byzantines recouvrait des différences de pratiques totales et inconciliables.

Comme nous l'avons décrit par ailleurs les militants aguerris par les tentatives de 1932, 33, et 34 passèrent directement à l'occupation et à la redistribution de l'économie, sauf au Pays Basque où l'ensemble de la bourgeoisie basque contrôla toujours ses biens. En Catalogne, la bourgeoisie, se sachant incapable de toute lutte armée depuis 1934, laissa faire les anarchistes, et se laissa même gagner en partie par l'enthousiasme de la collectivisation.

Les anarchistes — de même qu'aujourd'hui les marxistes — depuis 1923-30 ne voulaient plus rien dire — ou presque — en Espagne. À côté du gigantesque effort déployé par des militants anarchistes — généralement — de la base pour organiser la vie économique de plusieurs millions d'habitants en Catalogne, en Aragon et une partie du Levant, simultanément avec la transformation d'un grand nombre d'usines métallurgiques en fabriques d'armements et de matériel de guerre, et la formation, l'équipement et le départ de milliers de volontaires pour le front d'Aragon, tout ceci en l'espace d'une semaine à peine. À côté, des militants connus pour leur faconde et leur entêtement ne donnaient aucune consigne de communisme libertaire, répandaient le bruit d'une possible intervention étrangère et interdisaient qu'aucune mesure révolutionnaire soit prise envers les entreprises étrangères⁸.

Profitant de ce que la plupart des militants conscients étaient absorbés par les tâches indispensables du moment, des décisions engageant la C.N.T. et la F.A.I. amenèrent rapidement ces organisations à siéger dans les gouvernements de Barcelone et Madrid. La présence de ces « anarchistes » entraîna le retour des

⁴ Royo Macarip, *Como implantamos el comunismo libertario en Mas de las Matas*, p. 28.

⁵ Conze, *Spain to-day - revolution and counter-revolution*, Londres, 1936, p. 100. Jésus Hernandez, *Negro y Rojo - Los anarquistas en la revolución española*, Madrid, 1946, p. 127. Joaquim Maurin, op. cit., p. 126

⁶ J. Toryho, *Timon*, 7-1938, p. 208.

⁷ Azaretto, *Las pendientes resbaladizas*, Montevideo, 1939, p. 107.

⁸ Mintz, *L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire*, p. 53.

forces capitalistes petites-bourgeoises et la perte des importantes quantités d'or de la banque d'Espagne qui aboutirent en U.R.S.S. où elles servent encore à titre d'arguments dans les nombreux contacts hispano-soviétiques. La leçon de la Commune de Paris avait été méprisée consciemment⁹. Les compromissions étaient accumulées : l'économie autogérée était ouvertement sabotée par le parti communiste représentant officiel de la petite-bourgeoisie avec la bénédiction de Moscou qui faisait au même moment liquider ses koulaks (bel exemple de dialectique) ; les milices étaient militarisées sous prétexte d'unité de fondement, donc l'efficacité, alors qu'il ne s'agissait que de lancer des opérations suicides pour décimer les unités anarchistes ou formées principalement par eux.

L'entrée de la C.N.T.-F.A.I. aux gouvernements avec l'accord théorique de ses affiliés provoqua de nombreuses critiques internes qui ne firent aucun effet, si ce n'est que le Comité National exigea la discipline et l'obéissance pour se transformer en exécutif à la fin de la guerre. Plus concrètement, des actions eurent lieu de plus en plus violente de la part de la base anarchiste contre les ministres cénétistes. En novembre 1936, la Colonne de fer¹⁰ descendit du front à Valence et attaqua les nouveaux flics « révolutionnaires ». Un manifeste expliquait :

« Nous disons à tous les travailleurs, à tous les révolutionnaires, à tous les anarchistes : au front et à l'arrière-garde, où que vous soyez, lutez contre tous les ennemis de vos libertés, détruisez le fascisme. Mais empêchez également qu'au dépend de vos efforts ne s'instaure un régime dictatorial qui serait la suite, avec tous ses vices et ses défauts, de l'état de choses que nous essayons de faire disparaître »¹¹.

Un des événements le plus grave de la guerre eut lieu en mars 1937 à Vilanesa (Valence). Les collectivistes s'opposèrent au décret du « camarade ministre » Juan López — de la même région — qui réquisitionnait les exportations à l'étranger, c'est-à-dire les agrumes dont l'exportation passait par un collectif C.N.T.-U.G.T. Un embryon d'insurrection éclata, les bourgs de Moncada, Garidia, Utiel se mirent en grève et coupèrent les routes. Des armes automatiques furent employées. La Colonne de Fer menaça de réintervenir. Il y eut de nombreux blessés et 15 morts (onze policiers). Une « formule ambiguë de solution » fut trouvée¹².

Les journées de mai 1937 à Barcelone et l'intervention de Lister en Aragon au moment d'une offensive républicaine pour détruire les collectivités au moment de la récolte sont des faits plus ou moins connus¹³ qui étaient causés par la présence et la défense de l'autogestion.

En fait, avant et pendant la guerre d'Espagne il y eut deux conceptions et deux pratiques bien distinctes de l'anarchisme. Un groupe réformiste comprenant différents courants disparates : du parti syndicaliste de Pestana, à Federica Montseny en passant par Horacio Prieto et Garcia Oliver, tous d'accord pour contrôler les masses, exiger la discipline afin de mener d'obscurs marchandages, presque tous inutiles vu l'incapacité politique de la plupart d'entre eux. Gaston Leval, tout en étant moins dur, écrivait :

« Ces militants n'ont joué aucun rôle dans l'œuvre que j'ai décrite dans ce livre. Depuis le début, ils furent absorbés par des charges officielles qu'ils acceptèrent malgré leur traditionnelle répugnance pour les fonctions gouvernementales. L'unité antifasciste leur suggérait cette attitude. Il fallait faire taire les principes, faire des concessions transitoires »¹⁴.

À l'opposé, il y avait de nombreux militants qui avaient lu et réfléchi sur la propagande pour le communisme libertaire :

« De toutes ces activités, de la lutte permanente qui exigeait des hommes pleins de volonté d'action, naquit cette capacité du peuple qui a permis de réaliser l'œuvre merveilleuse des collectivités agraires et des organisations industrielles. Capacité du peuple, donc. C'est-à-dire : intelligence, plus volonté, voilà le secret. »¹⁵ (15)

Le problème de l'échec de l'anarchisme en Espagne, si cher aux staliniens, aux trotskistes et aux autoritaires en général, est donc absurde, car aucune des critiques qu'ils font n'est différente de celles de la base anarchiste, avec cette différence que le Parti, les élites pseudo-révolutionnaires futures exploiteuses sont niés et refusés. Une position résumée est donnée par Chomsky dans « *L'Amérique et*

⁹ Mintz, op. cit., p. 76.

¹⁰ Voir le très beau chapitre de Bolloten, *La revolución española*, Mexico, 1962.

¹¹ Reproduit dans Peirats, *La C.N.T. en la revolución española*, I, p. 243.

¹² Peirats, op. cit., II, p. 78.

¹³ Voir Mintz, op. cit., Cruells « *Los hechos de mayo* », Barcelone, 1970.

¹⁴ *Ne Franco ne Stalin*, Milan, 1952, traduit dans « L'Autogestion, l'État et la Révolution », Noir et Rouge.

¹⁵ Ibid.

ses nouveaux mandarins », en attendant la publication de Peirats et V. Richards¹⁶ (16).

Une des leçons de l'autogestion espagnole est l'attitude du réformisme. Nous laisserons de côté la politique du parti communiste vulgairement semblable à celle de la bourgeoisie. Le problème est de savoir comment une organisation composée de très nombreux militants partisans de l'autogestion a pu tomber dans une politique totalement opposée, encore soutenue actuellement en partie.

Encore que son auteur affirme qu'il fut victime de la censure anarchiste (sic), il nous semble que la brochure d'Horacio Prieto, *Anarco-Sindicalismo — Como afianzaremos la revolución*, fut la base idéologique de la position des partisans et des membres anarchistes du gouvernement. Écrite en janvier 1932, au moment même où des camarades se lançaient à l'action pour établir le communisme libertaire, ce texte a le mérite d'émettre une opinion totalement opposée.

Pour Prieto, le lendemain révolutionnaire sera ainsi :

« Dès que le système autoritaire aura été totalement liquidé, dès que la grève révolutionnaire sera sans objet, tous les producteurs en général doivent réintégrer leur poste de travail et reconstituer ainsi la situation pré-révolutionnaire jusqu'à ce que les statistiques et l'examen serein des circonstances établissent des normes acceptables (factibles) pour commencer la transformation des producteurs, des objets inutiles, de luxe et de coercition, afin de les incorporer de nouveau au travail social » (p. 13).

Aucune place n'était laissée à l'initiative populaire, encore moins au spontanéisme, pourtant connus ne serait-ce (pour ne pas parler de Bakounine) que dans les textes de Lénine. Une logique froide espère canaliser la masse, ce que Kropotkine et Bakounine savaient déjà impossible.

Si on compare cette position avec l'attitude des dirigeants des organisations C.N.T.-F.A.I. au début de la guerre, on constate un alignement général sur l'idée du retour à « la situation pré-révolutionnaire », ce qui justifiait les compromissions, puisque par la suite — « circonstances », « normes acceptables » — l'autogestion serait appliquée.

Un bon exemple de l'attitude de Prieto pendant la guerre est un extrait de ses textes :

« On m'expliqua la situation en Catalogne. Ce récit me consterna. Je savais que Durruti avançait, je connaissais le progrès de la C.N.T.-F.A.I., mais je ne pouvais imaginer les collectivités sociales, les expropriations en masse, etc. ...Lorsqu'on me fit un schéma de ce qu'était le pouvoir du Mouvement en Catalogne, je ne pus m'empêcher de leur dire : cela me semble impossible ; vous êtes allés trop loin et nous allons le payer très cher ; maintenant je suis complètement convaincu que nous allons perdre la guerre, parce que l'intervention étrangère se produira. »¹⁷

Pierre Besnard, qui donne cette citation, ajoute le commentaire suivant :

« Il est évident que les comités (des collectifs) furent affaiblis par des éléments comme Prieto, et que les minorités (révolutionnaires) furent noyées par l'avalanche qui afflua dans les syndicats avec la syndicalisation obligatoire. »¹⁸ (18)

Comme les décisions de la C.N.T. entraînaient la minorité, il est permis de se demander si la syndicalisation obligatoire ne fut pas sciemment demandée pour justifier ensuite la collaboration.

Le fonctionnement de l'autogestion, une fois concédé, était ainsi vu par Prieto :

« [Les travailleurs] éliront leurs représentants sur les lieux de travail comme nous le faisons aujourd'hui, et ils auront le pouvoir de contrôler le travail, d'imposer l'horaire, de créer des comités d'usines, d'imposer des sanctions disciplinaires à la paresse et au sabotage, à l'immoralité, de stimuler et de récompenser la diligence et l'étude ; ils feront la propagande, ils organiseront des groupes de choc, d'activité et imprègneront l'ambiance d'une saine morale. » (p. 16).

Cette position se retrouve rapidement en Espagne avec le décret de collectivisation en Catalogne, qui plaçait sous le contrôle de haut en bas du gouvernement catalan les collectifs industriels :

« Les accords adoptés par les Conseils généraux d'Industrie seront exécutoires, auront force de loi, et aucun conseil d'entreprise ni aucune entreprise privée ne pourront négliger leur accomplissement sous aucun prétexte qui ne soit pleinement justifié » (Octobre 1936).

En janvier 1938, un congrès économique de la C.N.T. décidait une centralisation de l'économie, la différenciation de salaire et le contrôle de la main-d'œuvre (ou travailleurs) par le carnet d'identité

¹⁶ Ceci rend caduc des articles comme « Marxisme, anarchisme, Psychologie sociale » de R. Pages, *Argument*, 1962, et « L'anarchisme et la révolution espagnole », *Révolution Internationale*, N. 4.

¹⁷ *El anarquismo en la lucha política*, p. 6.

¹⁸ *Universo*, N° 5 (traduit de l'espagnol).

confédéral.

Là encore, on retrouve la pensée de Prieto. Les membres de l'autogestion auront un carnet d'identité de producteur qui leur permettra d'acquiescer ce dont ils auront besoin. « Dans une section spéciale du carnet, les comités d'usines et d'atelier constateront la capacité de travail de l'individu, sa morale, etc., afin que les ouvriers pratiquent dans leurs assemblées et leurs réunions un régime de critiques mutuelles, de saines coercitions morales qui placeront ceux qui sont réservés (reacios) dans le travail dans la condition de prodiguer leurs efforts et d'éviter la honte d'être accusés de saboteurs » (pp. 34-35).

Si en juillet 36, Vazquez écrivait : « Le carnet professionnel facilite le contrôle de l'État sur tous les ouvriers et lui offre un fichier abondant à utiliser au moment opportun pour éliminer de l'état social ceux qui le gênent. »¹⁹, un an plus tard, il acceptait le contraire. La propagande de la direction de la C.N.T. prétendait qu'« aucun véritable travailleur ne peut être gêné qu'on exige de lui tous les renseignements nécessaires pour vérifier son adhésion à la cause du peuple. »²⁰. Enfin, le congrès économique de janvier 1938 adoptait l'idée : chaque adhérent aurait le carnet où « ses antécédents seront enregistrés (...) laissant à la discrétion du syndicat affecté les sanctions de suspension provisoire de travail, expédient qui lui était recommandé en dernière instance. »²¹.

Remarquons que ces trois caractéristiques prévues par Prieto et appliquées par les dirigeants — initiatives refusées aux masses, sacralisation du travail et livret de travail — sont essentielles au capitalisme, au fascisme et au parti communiste (russe, chinois et trotskiste). Cependant, ces trois systèmes adoptent de plus en plus ouvertement des slogans qui n'appartenaient qu'à leur opposition : critiques de la bureaucratie, nécessité de participation des masses, éducation morale, incitation morale supérieure à la stimulation matérielle. Mais dans tous les cas, les critiques de fond : droit de grève, limitation des pouvoirs des polices secrètes, suppression des privilèges économiques (alfacratie de Cuba ; les dirigeants ont droit à des alfa-roméos) sont impitoyablement liquidées.

Cela nous amène naturellement à une autre leçon, qui est que le réformisme est incapable de châtrer totalement l'opposition, qui représente les travailleurs qui nient les nouvelles classes dirigeantes exploiteuses : « On est en train de parler avec une insistance excessive, et justement par ceux qui n'en font pas, de notre sacrifice à tous, de l'économie et de l'intensification de la production (...) Le même résultat apparaît également dans ce qu'on pourrait appeler en termes techniques : l'épidémie de « comitécration », cette nouvelle bourgeoisie formée à la faveur de ces convulsions. » (*Linea de Fuego*, organe de la Colonne de Fer, novembre 1936).

La coupure dirigeants-dirigés est significative des organisations de masses. La question qui se pose immédiatement est si cette coupure est inévitable. En dehors des réponses aprioristes inhérentes aux théories (oui, et il faut une élite d'origine bourgeoise — Lénine, Œuvres, IV, p. 392 ; non, les masses peuvent s'organiser avec les révolutionnaires — Bakounine, Lettre à un Français), force est de constater que les premières semaines d'autogestion se sont déroulées normalement, sans états-majors. De très nombreux individus et groupes agissaient plus ou moins en liaison. Ils continuèrent, surtout dans les collectifs agraires, jusqu'à la fin de la guerre. Le refus de suivre les consignes du congrès économique de 1938 est caractéristique. De plus, « Los amigos de Durruti », la presse clandestine anarchiste opposée aux dirigeants « anarchistes » témoignent d'une vitalité continue

Il s'agissait d'un moment privilégié et chacun voyait de son mieux comment aider la révolution, avec ou sans culture politique. « La plus grande partie des collectivités de Castille et d'Estrémadure ont été l'œuvre de paysans catholiques et socialistes, inspirées ou non par la propagande de militants anarchistes isolés. »²².

La réalité montra l'absurdité du carnet d'identité confédéral. À Alcorisa en Aragon, lors des tentatives de 1933, les camarades avaient tiré sur le notaire du village (qui resta boiteux jusqu'à sa mort). En 1936, le village fut collectivisé et le notaire entra dans la collectivité, car tout le village l'était. Un an plus tard, avec le renforcement de la bourgeoisie grâce au parti communiste, une minorité de petits paysans voulut sortir en entraînant les autres. Le notaire s'opposa à leur argumentation : « Auparavant, j'avais une propriété qui faisait tant d'hectares. Maintenant, dans la collectivité, tout m'appartient et je suis bien plus

¹⁹ *Solidaridad Obrera*, 11-7-1936

²⁰ *Nosotros*, 14-10-1937, p. 6

²¹ Peirats, op. cit., p. 34.

²² Leval, op. cit.

riche ». Ce collectiviste fut fusillé à Barcelone en 1939.

Un individu notoirement petit-bourgeois peut devenir un partisan, un martyr de l'autogestion. En revanche, un anarcho-syndicaliste sincère, un ministre anarchiste peut devenir un bon fonctionnaire syndical dans un régime démocratico-totalitaire (Juan Lopez, membre, depuis son retour en Espagne en 1966). La réalité ne se limite pas aux fiches de police, même révolutionnaires, et la responsabilité collective (typique des religions primitives) n'est que la négation d'un changement, d'initiatives d'un groupe ou d'une classe sociale.

Cependant, la conscience et la vision des opposants aux adversaires de l'autogestion franquistes et républicains n'ont pas été suffisantes. L'exemple espagnol montre l'impossibilité des alliances politiques. L'autogestion ne peut être que détruite par ceux qui ne l'acceptent pas. Elle doit donc les vaincre.

Pour ce faire, il faut donner un seul sens à l'autogestion. Les travailleurs eux-mêmes élaborent des rapports qu'ils dominent envers le travail, l'organisation sociale, à partir de deux éléments : la révocation permanente et la rotation des tâches.

Une définition à partir de la gestion qui serait laissée en partie ou totalement à des représentants des travailleurs n'est qu'un « remake » de la société actuelle, Duclos à la place de Pompidou, blanc bonnet et bonnet blanc. La Yougoslavie et l'Algérie sont un bel exemple d'une structure parti unique camouflée en gestion démocratique. Il n'est que de voir la nature des critiques des travailleurs, au niveau de l'exploitation quotidienne pour se rendre compte de la nature de ces régimes. Tout autre point de vue, comme l'accumulation primitive indispensable réalisée par l'État populaire, les immenses progrès dans le domaine de l'éducation et du niveau de vie, ne sont que des arguments pour arrivistes et intellectuels en mal de justifier leurs avantages, de même qu'il y a quelques décennies les mêmes raisons justifiaient les fascismes italiens, allemands, la tchéka de Lénine, les crimes de Staline...

La leçon principale de la révolution espagnole est sans aucun doute que l'autogestion est une nécessité qui apparaît de plus en plus dans les conflits patrons/travailleurs. Comment expliquer que l'autogestion apparaisse dans des cas aussi dissemblables que l'Espagne de 1936, la France en 1968 et la Pologne en 1970 ?

Les conditions sociales et économiques sont différentes, les périodes historiques également. Cependant un facteur essentiel est commun : la vie des travailleurs dans une société industrielle. L'usine et l'atelier constituent le seul univers. Les travailleurs ressentent le besoin d'une vie plus digne et supportable, sans le carcan quotidien d'une réglementation absurde et bureaucratique dans le travail et le salaire et tous les aspects de la vie, limites dont sont exemptes les classes privilégiées. De Pékin à New York, c'est métro, boulot, dodo.

Les travailleurs confrontés chaque jour au travail désirent le contrôler. Chaque moment de crise leur offre une possibilité de matérialiser leurs revendications, obscures car elles mêlent le rêve d'une vie meilleure au concret du changement social. Vu que le travail est le premier obstacle à résoudre, naturellement les travailleurs trouvent la solution d'organiser eux-mêmes les tâches, l'autogestion.

En même temps, ils cherchent à effacer la hiérarchie qu'ils savent être la cause de leur exploitation et leur échec, s'ils la laissent se réinstaller. D'où la question : « Que faire pour que tous les dirigeants ne deviennent pas des rois sans couronne ? » (un lecteur de *Zycie Literaskie*, cité par *Le Monde*, 25-1-71).

Question à laquelle Bakounine avait déjà répondu, il y a à peu près un siècle :

« ... cette minorité [dictature du prolétariat], nous disent les marxistes, sera composée de travailleurs. Oui, d'anciens travailleurs, peut-être mais dès qu'ils deviendront des gouvernants ou des représentants du peuple, ils cesseront d'être des travailleurs depuis leur hauteur étatique. Ils ne représenteront plus alors le peuple, mais eux-mêmes et leurs prétentions de vouloir gouverner le peuple: Qui en doute, ne connaît rien à la nature humaine » (Étatisme et Anarchie, 1873).

Ce spontanéisme ne saurait cacher les problèmes, nombreux et fort différents.

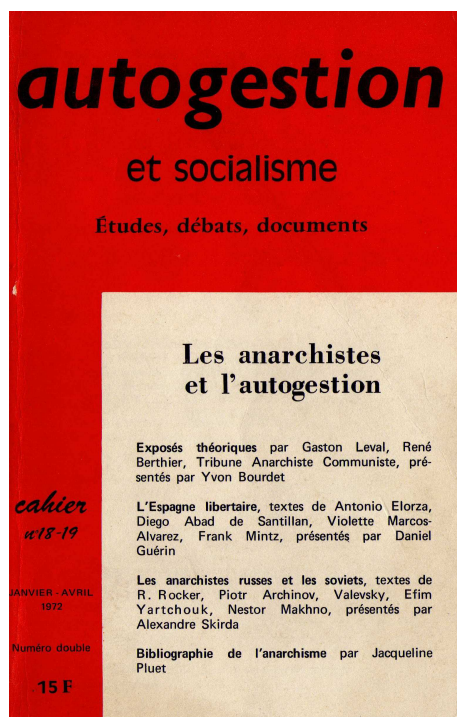
Comment arriver à l'autogestion ? Il semble bien que seule une organisation autogérée puisse vraiment faire naître l'autogestion, comme en Espagne où l'anarcho-syndicalisme malgré sa décomposition a été une magnifique école qui montre que sans préparation minutieuse, l'autogestion ne peut se défendre longtemps. Dans les autres cas, elle a été assez rapidement récupérée par le pouvoir, bien que la plupart des travailleurs n'identifient pas leurs aspirations aux formules creuses qu'on leur propose.

Comment appliquer l'autogestion ? Les grands centres urbains actuels sont-ils autogérables ? Non, assurait Prieto pour le cas de New York. Faudra-t-il prendre les décisions économiques en appliquant la loi de la majorité ? Autant de problèmes à prévoir sans y croire, car la réalité est à la fois plus complexe

et plus simple que les visions futuristes.

L'autogestion espagnole reste le cas le plus profond, qui vit encore chez beaucoup d'ex-collectivistes, dont l'expérience est à recueillir avant qu'ils ne meurent tous. Ce travail est un devoir tant pour l'histoire sociale localement espagnole que pour le problème universel (souhaitons le) de l'autogestion.

Frank MINTZ



Sommaire (partiel) de la revue « Autogestion » scannée :

Les anarchistes et l'autogestion

Présentation : Anarchistes et marxistes, par Yvon Bourdet

Exposés théoriques

Gaston LEVAL :

Conceptions constructives du socialisme libertaire

René BERTHIER :

Conceptions anarcho-syndicalistes de l'autogestion

Tribune Anarchiste Communiste (TAC) :

Les conditions d'une révolution autogestionnaire

L'Espagne libertaire

Présentation : Daniel Guérin

Antonio ELORZA :

Une conception scientifique du communisme libertaire - D. A. de Santillan.

A. MARTINEZ, G.SUAREZ, B.CASTILLO, D. A. de SANTILLAN :

Rapport du Syndicat des Arts Graphiques de Barcelone

Diego Abad de SANTILLAN :

Le socialisme libertaire dans la société de l'avenir

Violette MARCOS-ALVAREZ :

Les collectivités espagnoles pendant la Révolution (1936-1939)

Frank MINTZ :

Enseignements de l'autogestion espagnole

G. MUNIS :

Une vision peu connue de la collectivisation espagnole

Les anarchistes russes et les soviets

Présentation : Les anarchistes russes et l'autogestion par Alexandre Skirda

R. ROCKER :

Le système des soviets ou la dictature du prolétariat ?

Piotr ARCHINOV :

Les 2 Octobres

Problèmes constructifs de la Révolution Sociale

VALEVSKY :

La voie de la Révolution sociale

Efim YARTCHOUK :

L'autogestion à Kronstadt en 1917

Les soviets et la défense de la révolution

L'organisation de la production

Nestor MAKHNO :

Le grand Octobre en Ukraine

La lutte contre l'Etat

La conception makhnoviste des soviets

Tract makhnoviste

Qu'est-ce que la Makhnovchtchina ?

Pour des soviets libres

Note du CATS :

Les lecteurs et lectrices susceptibles d'être intéressés par les textes de cette revue consacrés aux rapports entre les anarchistes russes et les soviets peuvent les trouver en ligne ici :

http://anti.mythes.voila.net/a_propos_du_mouvement_anarchiste/russie/anarchistes_russie.html